

LE  
**SEMEUR CANADIEN,**

**Journal des Connaissances Utiles**

EN

**POLITIQUE, LITTÉRATURE, MORALE, ET RELIGION.**

Le champ c'est le monde.  
*Math. XVII. 38.*

**CONDITIONS DE L'ABONNEMENT.** LE SEMEUR CANADIEN se publie à **Napierville, BAS-CANADA**, et paraît le *Deuxième* et le *Quatrième* JEUDI de chaque Mois.—Le **PRIX** de L'ABONNEMENT est de **3** Chelins et **9** Deniers par **Année** pour un seul *Exemplaire*; pour trois *Exemplaires* **10** Chelins; et pour sept *Exemplaires* **20** Chelins. Les lettres et envois doivent être adressés au **RÉDACTEUR**. On est instamment prié d'affranchir.

**HISTOIRE.**

LE SACRE DE BONAPARTE.

Le premier consul ayant échangé son titre contre celui d'empereur, et le général Bonaparte étant devenu Napoléon-le-grand, il exprima le désir d'être sacré par le souverain pontife. Était-ce l'inspiration d'un habile courtisan, qui voulait flatter l'orgueil du nouveau maître, en lui suggérant le moyen d'avoir une ressemblance de plus avec Charlemagne? Ou bien Napoléon espérait-il frapper l'imagination des peuples par la présence du Saint-Père, et obtenir ainsi un dévouement plus profond et plus durable pour sa personne? Tout le monde sait que le conquérant de l'Italie et de l'Égypte attachait une extrême importance aux cérémonies théâtrales, et confondait volontiers l'enthousiasme excité par une fête pompeuse avec les affections permanentes qui se fondent sur des principes ou sur des souvenirs. Il estimait peu les idées; il n'en connaissait pas la puissance; il traitait les hommes comme de grands enfants qui ont besoin d'émotions vives, de spectacles magiques, de paroles hardies ou pittoresques, et qui se laissent prendre aux choses extérieures, sans trop examiner ce qu'elles valent en elles-mêmes. Cette manière de juger les hommes pouvait s'appliquer aux Italiens dégénérés de notre époque, mais convenait médiocrement au caractère français. Quoique nous aimions autant que nul autre peuple à être émus, remués, agités, transportés par des scènes de théâtre, ce n'est pas là le fond de nos mœurs ni le mobile de nos actions; notre enthousiasme passe vite, parce qu'il devient ridicule et prête à la plaisanterie lorsqu'il dure trop longtemps; nous nous moquons le lendemain de notre ivresse de la veille, et il est arrivé souvent que les fastueuses représentations politiques, à l'aide desquelles on essayait de nous rattacher à un nouvel ordre de choses, n'ont servi qu'à nous le faire mépriser, parce qu'il nous semblait que ce qui est réellement bon pouvait se dispenser d'y mettre tant d'appareil.

Si l'empereur ou ses conseillers ont cru que la consécration du pape donnerait un caractère sacré à la dynastie napoléonienne, et lui assurerait pour des siècles l'obéissance de la nation, ils se sont trompés plus gravement encore. La religion n'influe guère de nos jours sur les faits politiques; c'est à peine si elle exerce une faible action dans l'ordre moral. Les dynasties tombent ou s'élèvent, les chartes expirent ou s'établissent en dehors et indépendamment de la religion. La politique avance, recule, se modifie, combat, poursuit son œuvre, en appelant quelquefois les idées religieuses à son secours, il est vrai, mais sans vou-

loir les admettre sur le pied d'égalité, et moins encore s'y soumettre. Qu'il se soit trouvé dans quelques séminaires et au fond de quelques provinces des hommes qui nient vu dans le sacre de Napoléon un titre à leur fidélité, c'est possible; mais ces hommes étaient en petit nombre et n'avaient aucune autorité sociale. Qu'on ait dit aux petits enfants, lorsqu'on leur expliquait le catéchisme impérial, qu'ils devaient avoir d'autant plus de dévouement pour Napoléon que le pape l'avait sacré à Notre-Dame, c'est tout simple. Mais les masses n'ont point agi par ce motif-là; elles ont soutenu l'empereur par des raisons politiques, et l'ont abandonné de même; Napoléon a été obéi tant qu'il a été fort, et dix mille hommes de plus à Leipzig ou à Waterloo l'eussent mieux servi que le souvenir de la bénédiction pontificale. Cette solennité ne lui a pas donné un seul traître de moins, et n'a pas retardé sa chute d'une heure après ses revers.

Quoi qu'il en soit, Napoléon tenait beaucoup à faire venir Pie VII à Paris, et les négociations furent secrètement ouvertes à Rome, dès le mois de mai 1804, par le cardinal Fesch. Grande fut la perplexité du pape dans cette circonstance. D'un côté, comment opposer un refus net et inflexible à la volonté de l'empereur des Français? La captivité de Pie VI et sa triste fin sur la terre étrangère ne dataient pas de fort loin. Murat pouvait se trouver à Florence avec 30,000 hommes en moins de huit jours. Le cabinet de Naples, dirigé par Acton, avait des sentiments hostiles pour le saint-siège. L'Espagne était aigrie et ne s'en cachait pas. L'Autriche, toujours empressée de s'étendre en Italie, épiait le moment de mettre la main sur le patrimoine pontifical. Ce n'était pas tout. Les évêques constitutionnels, les prêtres assermentés composaient encore une phalange redoutable; ils avaient en eux tous les éléments d'un clergé indépendant de Rome, et si Napoléon était poussé à bout, qui pouvait savoir s'il ne se placerait pas à la tête d'une Église schismatique? Or, un schisme, soutenu par un demi-million de baïonnettes, et approuvé par des millions d'incrédules qui y verraient un premier pas vers la ruine complète du catholicisme, était encore plus effrayant que celui de Luther. Napoléon aurait presque recommencé Mahomet.

D'un autre côté, cependant, quelle pénible démarche pour le souverain pontife de s'en aller humilier sa triple couronne devant celle d'un soldat parvenu! Charlemagne, le fils d'un roi, avait fait le voyage de Rome pour être sacré par les mains du pape; Charles-Quint, le maître de tant d'états, le défenseur de la foi catholique, s'était rendu à Bologne pour recevoir la même faveur; et maintenant, le pape lui-même devait sortir du Vatican, quitter la ville